

Jean-François POISSON-GUEFFIER

PAUL CLAUDEL
ET LE MOYEN ÂGE



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2022

www.honorechampion.com

« *Odium philologicum*. Les savants qui dans une espèce de guerre interplanétaire se tirent dessus dans des revues qui paraissent tous les trois mois, environnées par le vide astronomique ».

Paul Claudel, *Journal*, vol. 1, « Cahier I », mars 1909, p. 89.

INTRODUCTION

Paul Claudel, dans son discours de réception à l'Académie Française, exalte la démarche intellectuelle et mystique de l'homme du Moyen Âge, qui « apprend à regarder en contemplant et à composer en connaissant, en connaissant d'une investigation autour de lui qui est une reconnaissance¹ ».

Cet éloge renferme une part de la pensée et de l'imaginaire médiévaux du poète. À la multiplicité d'une ère longue de dix siècles et d'une humanité fractionnée en trois ordres – *oratores*, *bellatores* et *laboratores* – le cède une idéale figure de clerc qui cristallise une représentation du monde fondée sur le canon biblique. La contemplation et l'écriture préservent la mémoire des grandes théophanies. La « connaissance » et la « reconnaissance » des données de la révélation saisissent au plus près une sensibilité qui accorde au livre un pouvoir de médiation entre l'être et le monde.

L'homme médiéval se présente néanmoins comme une unité riche d'éclatements et de contrastes, dont l'œuvre de Claudel restitue simultanément les visages. Loin de toute fixité, le poète reflète et célèbre toute la bigarrure du vivant, dans le temps comme dans l'espace. À l'âge de la ferveur et de la dévotion, dont les cathédrales perpétuent l'image, répond celui des danses macabres. À la langue populaire, dont il apprécie de rendre les modulations, fait écho celle de l'Église et des clercs. Cette célébration de l'homme médiéval procède, à l'intersection du XIX^e et du XX^e siècle, d'une démarche intempestive qui contribue précisément à figurer Claudel en « antimoderne » par excellence.

L'une des batailles doctrinales et littéraires dont le XIX^e siècle fut prodigue concerne, de fait, l'antithèse du Moyen Âge obscur et du Moyen Âge lumineux. Ces deux manières de le penser et de le juger, dans toute son

¹ Paul Claudel, « Discours de réception à l'Académie Française, prononcé le 13 mars 1947 », *Œuvres en prose* [désormais *Pr.*], Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1965, p. 643.

étendue et d'un seul regard, relèvent moins d'une procédure herméneutique que d'une vision oblique et déloyale : le Moyen Âge, comme toute unité temporelle, est une construction de l'esprit. La publication d'ouvrages tels, *La Littérature du midi de l'Europe*², a ainsi très tôt éveillé des prises de position violemment hostiles, à l'instar de la diatribe de Dussault dans le *Journal de l'Empire* :

je le demande en effet : quels sont les trésors, ensevelis et cachés, que l'on espère découvrir et produire au grand jour en secouant la poussière de nos siècles barbares, et en se traînant sous les ronces du Moyen Âge – Quel sera le fruit heureux et solide de tant d'épineux et sombres travaux, de tant de veilles aussi tristes que laborieuses ? Que nous ont-ils offert, jusqu'à présent ? les plus insipides et les plus ennuyeux recueils que puisse enfanter l'union d'une patience infatigable et d'un zèle vétilleux³.

Le Moyen Âge est rejeté dans la pénombre et le clair-obscur, la mention de « nos siècles barbares » révélant un double mouvement, réticent et forcé, de reconnaissance et d'opprobre. Reconnaissance d'une appartenance lointaine, à son corps défendant ; reconnaissance d'une *media tempestas* intermédiaire, mal nécessaire qui prélude à l'émergence salutaire de la modernité. L'opprobre se double d'impertinence et d'un regard de mépris porté sur dix siècles frappés d'indistinction – *post tenebras, lux*. Si le Moyen Âge est une construction historique née du mépris des humanistes, le mépris lui semble également acquis de la part de toutes les générations qui, ne se sentant *que* modernes, érigent la table rase d'une part de leur passé en principe de création d'un présent toujours renouvelé.

L'aversion ou l'attrait pour les siècles médiévaux relève, en effet, d'un rapport de soi au présent. L'être institué dans son époque peut adopter, à l'égard du Moyen Âge, trois postures essentielles, susceptibles de mille nuances. La conviction, doctrinale ou sociale, d'une supériorité du présent sur le passé, amène à balayer d'un revers de main tout un ordre de choses antérieur, partant inférieur. Quand l'image du passé ne coïncide pas avec celle d'un présent tendu vers un avenir plus prestigieux encore, l'altérité devient radicale et la césure, inévitable. Le prestige de la « renaissance », qu'elle s'écrive avec ou sans majuscule, impose une exclusion, car « cette continuation de l'antiquité par le seizième siècle était dans la pensée confuse

² Jean de Sismondi, *La Littérature du Midi de l'Europe*, Paris, Treuttel et Würtz, 1813.

³ *Journal de l'Empire*, 29 septembre 1813.

de tout le monde, et rejetait d'autant dans l'ombre tout le Moyen Âge comme non avénu⁴ ».

La deuxième posture est moins immédiatement tournée vers un présent qui décrirait l'être tout uniment et sans nuance, que vers une conception de l'histoire envisagée comme une continuité dans laquelle s'inscrit le présent. Cette posture est celle de l'historien, toujours conscient et soucieux des écueils qui se profilent, lorsqu'il s'applique à penser une période donnée :

Le découpage du temps est nécessaire à l'histoire, qu'on la considère au sens, général, d'étude de l'évolution des sociétés ou de type particulier de savoir ou d'enseignement, ou encore de simple déroulement du temps. Mais ce découpage n'est pas un simple fait chronologique, il exprime aussi l'idée de passage, de tournant, voire de désaveu vis-à-vis de la société et des valeurs de la période précédente. Les périodes ont par conséquent une signification particulière ; dans leur succession même, dans la continuité temporelle ou, au contraire, dans les ruptures que cette succession évoque, elles constituent un objet de réflexion essentiel pour l'historien⁵.

La troisième posture partage avec la première une *altérité* qu'elle retourne à son profit, les siècles médiévaux en retirant alors une très grande part de leur prestige. Rompre avec la modernité ouvre aux regards, émerveillés de se déprendre de leur propre présent, un horizon fabuleux. Tommaso di Carpegna Falconieri a ainsi énoncé une dialectique de l'ancien et du moderne⁶, dans laquelle le Moyen Âge apparaît comme une variable d'ajustement symbolique. Pour lui, la réappropriation du folklore et de la tradition se conçoit comme un moyen pour enrayer la domination sans partage d'une civilisation moderne dont Claudel écrit en ce sens à Mallarmé qu'elle lui « fait horreur⁷ ».

Au XIX^e siècle, la génération romantique, qui prenait son temps « à contretemps », et ne se reconnaissait pas dans « le siècle des chemins de fer, de la barbarie industrielle et technologique⁸ », déploie les fastes d'un imaginaire médiéval consubstantiel à l'origine de son nom :

⁴ Émile Faguet, cité par Frédéric Lefèvre, *Les Sources de Paul Claudel*, Paris, Librairie Lemerrier, 1927, p. 21.

⁵ Jacques Le Goff, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches ?*, « Prélude », Paris, Seuil, 2014.

⁶ Tommaso di Carpegna Falconieri, *Médiéval et militant. Penser le contemporain à travers le Moyen Âge*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2015, p. 114.

⁷ Paul Claudel, « Lettre à Stéphane Mallarmé », 24 décembre 1895, *Cahiers Paul Claudel*, 1, 1959, p. 46.

⁸ Georges Gusdorf, *Le Romantisme*, Paris, Payot, 1993, vol. 1, p. 45. Sur le Moyen Âge au XIX^e siècle, voir Claude Foucart, *Le Mythe du Moyen Âge dans la littérature française à*

le nom de romantique a été introduit nouvellement en Allemagne pour désigner la poésie dont les chants des troubadours ont été l'origine, celle qui est née de la chevalerie et du christianisme. Si l'on n'admet pas que le paganisme et le christianisme, le nord et le midi, l'antiquité et le Moyen Âge, la chevalerie et les institutions grecques et romaines, se sont partagé l'empire de la littérature, l'on ne parviendra jamais à juger sous un point de vue philosophique le goût antique et le goût moderne⁹.

En dépit d'une réhabilitation profonde des lettres médiévales tout au long du siècle, jusqu'au Moyen Âge symboliste de Maeterlinck et décadent de Huysmans, le début du suivant fut placé sous le signe d'un profond rejet. La loi de séparation des Églises et de l'État en 1905 a inéluctablement associé la civilisation médiévale et la révérence à un passé auquel la modernité triomphante voulait infliger une solution de continuité.

Léon Bloy, dans un fragment sans titre et resté à l'état de brouillon, a ainsi présenté le reniement de la « Rome chrétienne », dont le « Monachisme du Moyen Âge » constitue l'« irradiation », par le « monde moderne », qui demeure « la chair de ses entrailles ». Le Moyen Âge instaure le règne des vertus, dont il cite l'obéissance et l'humilité – « voilà pourquoi il est tant détesté ». En conséquence, « le rationalisme moderne a bien su ce qu'il faisait en jetant le Moyen Âge aux pieds de notre mépris¹⁰ ».

Dans un entretien avec Henri Massis, Claudel approfondit plus encore la tension dialectique qui oppose foi et raison, *fides* et *ratio*, en ramenant à l'échelle de la vie humaine ce que Léon Bloy envisageait à celle de l'humanité :

la *fin du XIX^e siècle*, Bamberg, R. Rodenbusch, 1969 ; J. R. Dakyns, *The Middle Ages in French Literature 1851-1900*, Londres, Oxford University Press, 1973 ; et le volume collectif, *Le Moyen Âge au miroir du XIX^e siècle*, dir. Laura Kendrick, Francine Mora et Martine Reid, Paris, L'Harmattan, 2003. Voir, sur la relation complexe entre Romantisme, médiévalisme et modernité, Elizabeth Fay, *Romantic Medievalism. History and the Romantic Literary Ideal*, Basingstoke, Palgrave, 2002, p. 1, qui présente le Romantisme comme un mouvement à deux visages (*Janus-faced movement*) : nourri d'influences conservatrices et radicales, il est à la fois tendu vers un passé dont il réécrit l'histoire et vers un futur utopique (*utopian future*).

⁹ Germaine de Staël, *De l'Allemagne*, Paris, Hachette, 1958, vol. 1, p. 128.

¹⁰ Léon Bloy, sans titre, cité par Michel Arveiller, *Hommages à Jacques Petit*, dir. Michel Malicet, Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1985, p. 309-310. Dans *La Parabole du Festin*, Claudel reprend l'image de l'invitation spirituelle, « *Venite ad nuptias* », que la modernité refuse d'entendre : l'oratorio projeté s'achève sur un « chaos orchestral » fait de « grognements, de ricanements hystériques, de coups de sifflet, de cris d'animaux (l'âne, le coq), de protestations », enfin de « blasphèmes », *Théâtre*, vol. 2, p. 546.